

mort violentes. Tout le long du chemin nous avons remarqué des croix plantés ci et là, et marquant d'un signe funèbre le théâtre d'un meurtre quelconque. On frissonne et on regarde avec un certain soulagement ces braves soldats qui s'installent dans le train le fusil au côté et l'air bien résolu à nous protéger jusqu'au bout. Nous voici à Grenade—La nuit est venue—Un landau attelé de six mules à clochettes retentissantes nous enlève à la confusion de la foule et aux cris de tous ces conducteurs qui vocifèrent et gesticulent à qui mieux mieux. Aux claquements du fouet, au bruit assourdissant des sabots ferrés sur les cailloux ronds des rues étroites, nous traversons la ville et filons à grand train le long des murs blancs des maisons sous les saillies des balcons de fer, renversant presque les devantures des marchands de fruit où sous le rayon des lampes fumeuses, le profil d'une vieille Espagnole se détache lumineux sur le fond noir comme dans les tableaux de Rembrandt et où les piles d'oranges, de citrons, de nêfles, de prunes et de grenades prennent par instant des tons éclatants. Tout est mystérieux dans cette ombre entrecoupée de quelques poirts de lumière et bientôt, après avoir passé sous la porte mauresque qui donne accès à la forteresse de l'Alhambra, c'est le silence qui nous entoure sous les futaies des ormes immenses dont les troncs semblent toucher le ciel. C'est le silence, mais le silence d'un soir d'été rempli du murmure caressant de mille sources limpides qui gazouillent partout, au bord de la route, dans des fontaines, jaillissant ici et là, courant le long des fentes, répandant une fraîcheur délicieuse, et faisant de ce lieu un paradis terrestre. Puis partout dans l'épaisseur du feuillage, les longues notes et le trille des rossignols qui s'appellent, se répondent et remplissent le bois de leur chant. A travers les branches touffues, les étoiles, si haut, si haut scintillent comme des diamants, la lune aussi se laisse entrevoir et nous montons toujours au grand trot dans cette ombre faite de parfums, de mystères de murmures argentins et d'une fraîcheur exquise. C'est idéalement beau.

Dès sept heures du matin, je quitte notre excellent hôtel du Washington Irving pour aller dessiner dans le parc la porte du jugement. Je m'amuse au instant à regarder les ébats d'une dizaine de chèvres noires qui viennent se faire traire à notre porte et plus tard les petits pieds agiles et les déhanchements de deux fillettes aux yeux bruns, l'œillet rouge piqué dans la chevelure noire, accompagnant leur danse d'une chanson dont le rythme ne m'a pas quittée depuis. En quelques pas, le long des routes ombreuses, au murmure incessant des sources dans le frais silence du matin, nous voilà en face du portail où les rois de Grenade donnaient leurs audiences paternelles et qui date de 1348. Les Espagnols ont profané la simple beauté de cette architecture harmonieuse en y plaçant une vilaine statue de la vierge tout près de la grande main et de la clef sculptées dans la pierre auxquelles la